

Gaétan Bélanger, *Le jeu ultime*, Éditions David, 2001, 241 p.

Laurent Laplante

Numéro 114, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41103ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laplante, L. (2002). Compte rendu de [Gaétan Bélanger, *Le jeu ultime*, Éditions David, 2001, 241 p.] *Liaison*, (114), 47–47.

multiforme ne cesse de déstabiliser la représentation et d'effectuer ainsi une critique profonde qui va au cœur même du discours social actuel.

Dans *Zones de dos de baleines*, le sujet ne se prend jamais au sérieux, tant ses certitudes se sont érodées. Tout est l'objet de son regard amusé, y compris lui-même. *Surtout* lui-même ! Le poète n'a qu'une responsabilité, celle de refuser catégoriquement toute responsabilité dans l'ordre des choses. Bien que la poésie semble un discours engagé dans le réel, elle n'est en fin de compte que la mise en scène d'une abstention qui laisse le monde à lui-même. Dans le triptyque de photographies, s'intitulant « parlement, graffiti, fleuve » (L, p. 53), on sent la présence du regard en retrait, caché derrière des murs successifs. Or le paradoxe du regard est énorme, puisque c'est justement la recherche de la marginalité qui permet de s'ouvrir à la cacophonie du verbal et du visuel et à en reconnaître la pertinence.

Comme Christian Brun, Marc LeMyre s'insurge donc contre le conformisme. En fait, « le concept de normalité, bien que fuyant et relatif, est ici antinomique à l'essence même du protagoniste » (L, p. 22). En juxtaposant les formes insolites, le narrateur peut s'exclure du discours ambiant, tout en le reflétant : « J'échappais ainsi aux après-midi adultes des banlieues à temps plein, angoisse de

tondeuses les fins de semaine de pluie » (L, p. 78). De façon régulière, de courts textes parenthétiques, « carnet de notes urbaines », apportent des éléments autobiographiques que le poète consent à livrer à son lecteur. Dans ces brefs moments d'intimité, l'énonciateur se montre indécis, vulnérable, car il est toujours divisé en lui-même : entre le laisser-aller et l'engagement, entre l'autodestruction et la sagesse, entre le silence et la parole.

Une telle richesse de l'interrogation n'est pas toujours présente dans *Zones de dos de baleines*. Certains textes (« La boîte noire du STS 200T » et « Jusqu'au cou ») m'ont semblé sombrer dans une facilité qui, sur scène, aurait peut-être fait rire, mais qui, dans le cadre narratif du recueil, tend plutôt à faire déraiser le texte et à déclencher une spirale de l'absurde. Mais on retiendra de ce livre multiple la richesse de ses langages, imbriqués les uns dans les autres. À ce titre, l'écriture poétique et la facture même du livre de Marc LeMyre renouvellent passablement le paysage littéraire franco-ontarien. ●

François Paré est professeur à l'Université de Guelph et essayiste. *Les littératures de l'exiguïté* (Le Nordir) lui a valu le Prix du Gouverneur général.



Marc LeMyre, *Zones de dos de baleines*. Sculptures orales, poèmes-papier et photographies, Sudbury, Prise de parole, 2001, 121 p.

# Le jeu ultime

Laurent Laplante

La combinaison imaginée par Gaétan Bélanger est explosive et moderne ; elle aurait pu faire merveille. Puisque l'époque baigne dans l'informatique et se complait dans les sports extrêmes, le lecteur estimera fascinant que des gens risquent leur vie dans des duels électroniques. La règle est simple : le gagnant fait fortune, le perdant subit l'élimination, au sens le plus accablant du terme. Bélanger s'avance donc en territoire conquis quand, en plus, il situe ses affrontements informatiques dans des décors lointains et exotiques et met en branle de redoutables organisations asiatiques.

L'intérêt s'accroîtra quand l'enquêteur trouvera des charmes à sa cliente et que la tricherie, qui n'épargne décidément aucun jeu, même l'ultime, orientera la traque d'un innocent par des exécuteurs. Comme quoi des gens seront toujours prêts à risquer la peau des autres. L'intrigue de Bélanger est suffisamment attrayante pour qu'on lui pardonne la facilité avec laquelle la confiance mutuelle s'établit entre tel caïd nippon et le petit enquêteur occidentalement imprudent.

En revanche, il est difficile de s'abandonner à l'intrigue quand interviennent par blocs massifs des dialogues compacts et peu plausibles. Ce n'est pas ainsi que les gens se parlent, pas ainsi qu'agit la séduction, pas ainsi que se négocient les sursis. Débités en tranches plus minces, mieux intégrés à l'action, entrecoupés de notations sur le décor, les enjeux et les calculs des acteurs, ces dialogues auraient enrichi et relancé le mouvement. Tels qu'ils sont, plaqués artificiellement, ils « parasitent » l'intrigue et l'alourdissent. Il en va de même des descriptions qui prétendent familiariser le lecteur avec, par exemple, Singapour, mais qui sentent trop le dépliant touristique pour vraiment créer l'ambiance. Là aussi, le matériel avait son sens, mais il aurait fallu l'intégrer au récit au lieu d'en faire une masse erratique qui suspend trop longtemps l'action. Excellente idée dont une meilleure technique aurait tiré un excellent polar. ●



Gaétan Bélanger, *Le jeu ultime*, Éditions David, 2001, 241 p.